

LA REINE LEAR

Persmap



Quotes

'La Reine Lear: un must!' (Christian Jade) — "Le tragique, le poétique, le burlesque, le rire et les larmes coexistent comme un vrai Shakespeare contemporain. Avec une langue flamande, crue et corsée, magistralement traduite par Alain Van Crugten.'

RTBF CULTURE

'La REINE LEAR de Lanoye & Sermet au Théâtre Nationale BXL et Th de Namur. C'est tempête en mer — cinglant!'

L'ECHO

'LA REINE LEAR est une pièce forte, puissante, servie par la mise en scène de Christophe Sermet, et la qualité des acteurs. C'est la comédienne française Anne Benoît qui incarne la Reine Lear. La Reine Lear de Tom Lanoye est une impitoyable femme d'affaires et mère dévorante...)'

RTBF CULTURE

FORMIDABLE EN REIN LEAR

'Anne Benoît vibre, injurie, humilie, séduit, pleurniche. Elle porte à merveille la langue torrentueuse et baroque de Tom Lanoye, jouant la démence progressive de la Reine Lear. C'est d'abord cette performance d'actrice qu'on retiendra, prouesse pour une comédienne. Il faut aussi saluer le travail du traducteur Alain Van Crugten qui est parvenu à rendre la force et la subtilité à la fois du texte de Tom Lanoye.'

LA LIBRE

La Libre

La Libre.be

<https://www.lalibre.be/culture/scenes/formidable-en-reine-lear-5c35ad2a9978e2710e895515>

Formidable en Reine Lear

GUY DUPLAT Publié le mercredi 09 janvier 2019 à 09h14 - Mis à jour le mercredi 09 janvier 2019 à 09h15



La Reine Lear c'est d'abord elle, Anne Benoît, qui impose durant deux heures sa présence si forte, son corps, sa voix surtout qui mêle la rouerie, la violence et la douceur, le drame et la comédie. Elle apparaît au soir de sa vie, non dupe, « *Tout est pourri, pourri, pourri* », dit-elle. Elle veut partager son royaume mais ne pas céder pour autant son pouvoir absolu sur son empire économique comme sur ses fils. Quand elle leur demande : « *Qui de vous aime le plus sa maman et que dites-vous pour le prouver ?* », le plus jeune, son préféré, Cornald, est le plus honnête et répond d'un court : « *Rien* ».

Ce seul mot entraîne la longue et lente chute d'une femme, mais aussi celle d'une famille qui se déchire comme dans un *Festen* sur fond de tempête boursière et climatique.

Anne Benoît vibre, injurie, humilie, séduit, pleurniche. Elle porte à merveille la langue torrentueuse et baroque de Tom Lanoye, jouant la démence progressive de la Reine Lear. C'est d'abord cette performance d'actrice qu'on retiendra, prouesse pour une comédienne.

Il faut aussi saluer le travail du traducteur Alain Van Crugten qui est parvenu à rendre la force et la subtilité à la fois du texte de Tom Lanoye.

Cassandra

Dans sa chute, Lear entraîne ses conseillers, ses fils et belles-filles. Christophe Sermet a mis brillamment en scène ce spectacle qui se tient sur un fil étroit entre tragédie et farce caustique. Les costumes et le jeu parfois des acteurs peuvent faire rire alors que le drame est total. Les belles-filles très bien incarnées par Claire Bodson et Raphaëlle Corbisier se montrent comme des rapaces se chamaillant entre elles et avides de l'argent de leur belle-mère que leurs imbéciles de maris sont incapables de gérer.

Chez Tom Lanoye, il n'y a pas de héros, rien que des personnages ambigus emportés dans les aléas de la vie comme le sont les trois fils joués par Yannick Renier, Baptiste Sornin et Iacopo Bruno. Philippe Jeusette est le conseiller Kent (le comte de Kent chez Shakespeare).

La scénographie de Simon Siegmann est métaphorique avec le plateau tournant comme le cycle de la vie et un immense rideau argenté gonflé par la tempête, celui du grand théâtre du pouvoir et de l'argent.

« *C'est un théâtre de la tchatche, du slam* » explique Christophe Sermet. Le metteur en scène d'origine suisse aime cette force bâtarde de Lanoye et a déjà monté en 2011, avec quasi la même équipe, le formidable *Mamma Medea*, déjà de Tom Lanoye.

Cette fois encore, laissez-vous emporter par cette fable tragique et, certes, longue, mais qui reste puissante avec l'inoubliable prestation d'Anne Benoît, comme une Cassandra de 2019 annonçant les catastrophes qui nous menacent.

Guy Duplat

La Reine Lear, Théâtre National jusqu'au 19 janvier et au Théâtre de Namur du 23 au 26 janvier.

https://www.rtbf.be/culture/scene/theatre/detail_la-reine-lear-de-tom-lanoye-impitoyable-femme-d-affaires-et-mere-devorante?id=10114248

La Reine Lear de Tom Lanoye, impitoyable femme d'affaires et mère dévorante



La Reine Lear, de Tom Lanoye au Théâtre National - © Marc Debelle

Nicole Debarre

Publié le mercredi 09 janvier 2019 à 16h45

Christophe Sermet crée en français la pièce "La Reine Lear" de Tom Lanoye au Théâtre National. Traduite par Alain van Crugten, cette pièce revisite la pièce de Shakespeare, "Le Roi Lear". Mais Tom Lanoye change le personnage du Roi en une puissante directrice de multinationales, au XXI^{ème} siècle. Et comme dans la pièce originale, le spectacle commence lorsqu'il est question de partager ses avoirs économiques en trois parts, pour ses trois enfants. Celui qui lui témoignera le plus grand amour recevra la plus grosse part. Dans la pièce de Tom Lanoye, les trois enfants ne sont pas des filles mais des jeunes hommes. Et le préféré de la Reine Lear, Cornald, ne se soumettra pas à cette vulgaire flatterie. Folle de rage, la Reine Lear le jette hors de cet empire colossal. Il partira en Afrique s'occuper d'un projet de micro-crédit, pendant que ses deux frères s'entre-tueront et feront couler les affaires familiales par incompétence.

Focus Vif



<https://focus.levif.be/culture/arts-scenes/lear-imperiale/article-normal-1076239.html>

Lear impériale

Estelle Spoto Journaliste

09/01/19 à 10:31 - Mise à jour à 11:04
Source: Focus Vif

Le National entame 2019 avec la création en français de *Koningin Lear /La Reine Lear* de Tom Lanoye, transposition de Shakespeare au féminin et dans le monde contemporain des tempêtes financières. Dans ces retrouvailles avec l'auteur flamand -après *Mamma Medea*, le metteur en scène Christophe Sermet fait à nouveau mouche, avec un casting au poil.



La Reine Lear de Tom Lanoye, transposition de Shakespeare au féminin et dans le monde contemporain des tempêtes financières © Marc Debelie

L'idée au départ de la version originale en néerlandais montée en 2015 a été soufflée par la grande comédienne flamande Frieda Pittoors (71 ans aujourd'hui, vue notamment dans les spectacles d'Ivo Van Hove) à l'oreille de Tom Lanoye: réécrire *Le Roi Lear* de Shakespeare en transformant le personnage éponyme en femme, pour un rôle qu'elle endosserait elle-même. "Fils de boucher à petites lunettes" mais aussi fils d'une actrice amateur qui se plaignait régulièrement du fait que les hommes d'un certain âge disposaient de magnifiques rôles au théâtre

mais qu'il n'en allait pas de même pour les femmes, le prolifique écrivain flamand ne pouvait rester insensible à cette proposition.

Une *Reine Lear* donc. "Mais une vieille reine avec trois filles, ce n'était pas intéressant, explique Tom Lanoye (*lire son interview intégrale dans Le Vif de la semaine prochaine*). Je suis un freudien, donc il fallait tout inverser. Et avec trois fils, l'intrigue ne pouvait plus se dérouler au Moyen Âge, puisque que suivant la loi salique, c'est le fils aîné qui aurait hérité de tout. La pièce de Shakespeare étant une adaptation qui utilisait des éléments de sa propre époque, j'ai fait la même chose que lui."

Cette reine Lear d'aujourd'hui, capitaine d'industrie, héritière d'un groupe international vivant tout en haut d'un building, pose à ses trois fils la même question que chez Shakespeare, grotesque, qu'aucun parent ne devrait poser et qui déclenche tout : "qui de vous aime le plus sa maman ?" Et d'exiger qu'ils en témoignent publiquement afin qu'elle puisse décider du partage de son empire. "Qui me le témoignera avec le plus d'ardeur, avec une ferveur au-delà des lois de la nature, obtiendra le plus cher, le plus riche, des portefeuilles." On connaît la suite : les deux aînés s'exécutent alors que le cadet, le petit chouchou, refuse de se plier à cette pantomime et s'en retrouve banni. Pas grave, Cordélia, rebaptisée ici Cornald (Iacopo Bruno), a déjà son propre projet, soutenu par le fidèle conseiller Kent (plus comte ici, mais directeur des ressources humaines de la S.A. LEAR, Philippe Jeusette) : se lancer dans la microfinance.



La Reine Lear est admirablement portée par la comédienne française Anne Benoît. © MarcDebel

Le tourbillon qui suit, balayant le monde extérieur mais aussi la cervelle d'une Lear atteinte de démence sénile, est matérialisé sur scène par un immense plateau tournant où la reine, admirablement portée par la comédienne française Anne Benoît (lancée par Antoine Vitez et passée chez Jacques Lassalle, Jean-Pierre Vincent, Olivier Py...), se montrera tantôt triomphante, rugissante, écrasante, tantôt prostrée, impuissante, suppliante, abandonnée de tout à part son soigneur-amant étranger Oleg (Bogdan Zamfir, pour une dose idéale de flegme).

Dans des tenues marquées de la flamboyance du styliste belge Jean-Paul Lespagnard (quelle bonne idée), le reste de l'équipe se montre plus qu'à la hauteur : Yannick Renier, avec une carrure de footballeur américain ("juste assez lucide pour voir que le costume est trop grand pour moi"), forme un duo infernal, bête et méchant, avec Claire Bodson, tandis que Baptiste Sornin, un Henry un peu plus malin, est réconforté/houspillé par la jeune Raphaëlle Corbisier, Alma déchaînée montée de bas en haut mais jugeant finalement que ce n'était pas si mal en bas, également chargée de dire placidement les didascalies, jusqu'au final : "elle sourit".

Bref, si ce n'était pas encore assez clair, on vous le recommande plus que chaleureusement.

La Reine Lear : jusqu'au 19 janvier au Théâtre National à Bruxelles, du 23 au 26 janvier au Théâtre de Namur.

Un Shakespeare dans Lear du temps !

SCÈNES « La Reine Lear » de Tom Lanoye au Théâtre national



Le « Roi Lear » version Lanoye : le désarroi d'une famille au bord du précipice. © LARA GASPAROTTO

- Chez Tom Lanoye, Lear devient une femme mais surtout, son royaume en perdition se mue en empire financier multinational vacillant depuis une tour de verre qui pourrait être la Trump Tower.
- La métaphore de notre monde, rongé par le capitalisme, n'est pas loin.
- « God save the queen... Lear. »

CRITIQUE
A ceux qui, avec un certain scepticisme, demanderaient : « Mais, au fond, pourquoi faire du Roi Lear une femme ? », on répondra « et pourquoi pas ? ». En imaginant qu'une femme puisse être ce despote cruel et narcissique, intraitable avec ses enfants et intransigeant dans les affaires, Tom Lanoye se fait plus féministe que les féministes, et c'est tant mieux. Mais la transfiguration la plus spectaculaire du chef-d'œuvre du Shakespeare n'est pas là mais plutôt dans le décor qu'il lui choisit.

En lieu et place d'une lande dévastée, l'auteur flamand dépose ses personnages dans le

penthouse d'une tour de verre qui pourrait être la Trump Tower. Il n'y est plus question de luttes féodales mais de fonds spéculatifs, titres financiers, private equity et OPA. En moins de temps qu'il n'en faut aux cours de la Bourse pour s'effondrer, la pièce devient une métaphore cynique de notre monde contemporain, rongé par le capitalisme, emporté par les tempêtes économiques et climatiques.

A la tête du holding Lear International, la PDG convoque ses trois héritiers pour leur annoncer qu'elle désire diviser son patrimoine entre eux, à condition qu'ils lui déclarent leur affection : celui qui aime le plus sa maman obtiendra logique-

ment le plus gros des portefeuilles. Quand l'aîné affirme la chérir plus que sa Porsche Cayenne, c'est le jackpot. Par contre quand le cadet, fier de micro-finance, refuse de flatter la Reine mère en passe d'abdiquer, il déclenche l'ire de la patronne et part vadrouiller dans le tiers-monde pour y développer le concept de micro-crédit.

Malgré ce sursaut idéaliste dans une famille ivre de bonus et de joint-venture, toute la tribu finira par faire naufrage, emportée par les dérèglements tant familiaux que boursiers.

Comme la vue panoramique, bouchée par d'autres immenses depuis le sommet de leur gratte-ciel, l'avenir paraît bien sombre dans cette pièce de Tom Lanoye mise en scène par Christophe Sermet, duo qui avait déjà fait mouche avec le mémorable *Mamma Medea*.

L'atmosphère est ici plus glaciale que jamais. Dans un décor tournant qui alterne bureau en bois laqué genre salle du comité exécutif et canapés design aseptisés, les comédiens ont parfois

l'air un peu perdu sur la grande scène du Théâtre national, effet sans doute involontaire mais qui semble souligner le désarroi de cette famille au bord du précipice.

Descente aux enfers

D'abord brouillonne, la pièce monte peu à peu en puissance pour accoucher de scènes illustres, comme ce couple – le fils de Lear et son épouse – écrasé par la crise, à terre, accroché au décor qui continue de tourner comme à une machine qui les a portés mais carbure désormais plus vite qu'eux.

Idée simple et merveilleuse aussi que ce bloc de glace posé sur un plateau d'argent à côté du whisky, qui fendra inexorablement au fil de la pièce, notamment dans les bras d'un fils qui se croyait le roi du pétrole mais finira sur la paille.

Emmenée par une impressionnante Anne Benoît, d'une folie rauque et terrienne en bois laqué, la distribution (Philippe Jeusette, Iacopo Bruno, Yannick Renier, Baptiste Sor-

nin, Bogdan Zamfir, Claire Bodson, Raphaële Corbisier) insufflé une sorte de gaieté tragique à cette descente aux enfers.

Dans une langue à la fois charnelle et lyrique (« un cœur qui refuse de répéter des paroles creuses n'en est pas vide pour autant »), on tanguait avec eux sur un navire mal barré pris dans la tempête d'un système fou, « une gueule insatiable. Une gueule qui mord et dévore ».

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 19/1 au Théâtre national, Bruxelles. Du 23 au 26/1 au Théâtre de Namur.

CE WEEK-END

Grand entretien

Retrouvez dans le journal de samedi et sur notre site plus.lesoir.be notre grande interview de Tom Lanoye : « Aujourd'hui, les politiques se comportent comme des hommes d'affaires ».

AU THÉÂTRE DU PARC

« Macbeth » revisité

C'est un mystère. Il y a des pièces qui se fanent en quelques années et il y en a d'autres qui, en quatre siècles, ne prennent pas une ride, voire gambadent avec l'insolence de jouvencelles en débardeur et jean slim. L'œuvre de Shakespeare est de cette trempe-là, opposant au temps qui passe un culot phénoménal. Voyez le Roi Lear qui, au Théâtre national, se mue en PDG de conglomérat divisant ses actifs financiers entre ses trois fils. Loin des châteaux, la pièce n'en est pas si éloignée des baronnies et des luttes de pouvoir, soient-elles à coups de fusions-acquisitions et autres plans sociaux (lire ci-contre).

Dépoussiérage

Preuve que le grand Will traverse admirablement les époques, Georges Lini adapte de son côté la pièce écossaise, dans un même dépoussiérage en règle. Le couple Macbeth – Monsieur et sa Lady – a tout pour réussir, au XXI^e siècle comme au XVI^e siècle : peu de scrupules, beaucoup d'ambitions et cette propension à la trahison qui ne ferait pas tache dans le monde politique d'aujourd'hui.

Spécialiste des adaptations détonantes de classiques – on se souvient d'*Un tailleur pour dames* de Feydeau où les baskets avaient remplacé les costumes à carreaux –, Georges Lini promet cette fois un *Macbeth* sans armure, « un *Macbeth* qui sera de l'ordre de la performance, total, plein, éprouvant physiquement pour les acteurs qui, deux heures durant, lutteront contre les éléments (théâtraux ou non) déchaînés ». Un miroir de notre époque où, plus que jamais, le pouvoir ne se donne pas, il se prend.

C.M.A.

Du 17/1 au 16/2 au Théâtre du Parc, Bruxelles.

Culture

Tom Lanoye

«Cette Reine Lear est aussi une femme très forte dans la vie d'entreprise»

Il fera l'événement dans un mois, à la Foire du livre, avec son nouveau roman qui s'attaque au libéralisme et il défraie la chronique avec cette «Reine Lear», au Théâtre national, qui transpose Shakespeare dans les cercles de pouvoir d'aujourd'hui.

INTERVIEW
ALIENOR DEBROCK

«**B**etty Lear est un monstre, un concentré d'amour possessif et de haine visqueuse à qui personne n'échappe. Telle est la version féminine du «Roi Lear» de Shakespeare que le génial auteur flamand Tom Lanoye (60 ans) présente au Théâtre national dans la mise en scène de Christophe Sermet après sa création à Amsterdam, en 2015, et à Francfort, en 2016. Comme à son habitude, son style baroque, nerveux et burlesque ne pratique l'accumulation verbale que pour mieux y fracasser la langue de bois, acculant le réel à ce qu'il a de plus trivial. Mais toujours avec cette trulence d'une saveur incomparable et souvent drôle, qu'il décrit la démente de sa mère ou celle de cette Reine Lear divisant son holding international entre ses trois fils, au moment précis où la finance mondiale dévisse et le climat s'emballe.

Comment s'attaque-t-on à réécrire Shakespeare?

J'avais depuis longtemps envie de travailler autour du «Roi Lear», en transformant le roi en reine, les filles en fils, pour créer une autre dynamique, un triangle dramatique tragique. Il n'y a pas assez de textes qui mettent en valeur les grandes comédiennes, surtout dans des rôles d'un certain âge, alors qu'il existe un formidable réseau d'actrices qui possèdent une maturité et une virtuosité qui ne sont pas gratuites. C'est une pièce dont la réussite dépend beaucoup du rôle-titre. Il faut une actrice qui possède une grande variété de registres et ose les utiliser. Anne Benoît est formidable: elle combine légèreté et manipulation, avec une innocence de jeu qui est fantastique! Elle a aussi la capacité de surprendre ses coacteurs. Elle peut tout faire, c'est une espèce de «super-rôles».

Vous aviez déjà questionné la maternité dans «La langue de ma mère»...

Dans chaque mère se cache un petit monstre de manipulation, mais cette Reine Lear est aussi une femme très forte dans la vie bancaire et industrielle. Les belles-filles sont aussi au cœur de l'adaptation: l'une est une mère totale, tandis que l'autre est incapable de procréer, et cette tension dramatique est sublimée par leur différence sociale. La plupart des mères veulent masquer leur jalousie face à la jeunesse de leurs belles-filles, qui sont leurs concurrentes directes: elles possèdent l'amour des fils et doivent à leur tour donner la vie. J'ai imaginé tout un petit cosmos pour actualiser Shakespeare sur fond de tempête - biblique, symbolique. C'est la tempête de la démente, et c'est aussi l'apocalypse programmée de notre civilisation, qu'on ne peut plus nier.

Qu'avez-vous gardé de l'œuvre originale?

La plupart des pièces de Shakespeare sont elles-mêmes des réinventions. Mais il existait d'une façon si formidable qu'on a oublié qu'il existait des dizaines de versions de «Hamlet» ou «Lear» avant lui. Le théâtre que j'aime le plus est celui où les voix créent un ballet de mots, comme chez Shakespeare et Marlow. Tout y est théâtre. Un personnage entre sur scène et se crée par le langage.

À vos yeux, est-ce une pièce féministe?

Le féminisme, c'est laisser la possibilité aux femmes d'être aussi des démons, des êtres humains avec autant de défauts que les hommes. Pas des saintes, des vierges, des mères pures. Ma Reine Lear utilise le fait d'être une femme dans un monde d'hommes comme instrument de guerre verbale. C'est une femme qui maîtrise parfaitement les mécanismes du chantage moral et émotionnel, de la manipulation. Je l'ai écrite quelques années après la crise bancaire: elle ne pouvait qu'être le capitaine d'une grande multinationale.

Quelle place reste-t-il pour les comédiens et le metteur en scène?

Je ne fais que livrer la partition, c'est ensuite aux comédiens de mettre tout cela en musique. Je donne beaucoup de liberté, mais c'est une liberté limitée (rires)! Leur devoir est de me surprendre. Je serais déçu si chaque ligne du texte était respectée. Le défi est d'écrire une pièce qui comporte suffisamment de potentialités, de couches de sens, pour que le metteur en scène et les comédiens s'en emparent et y injectent leur propre contenu. Les coupures sont autorisées. Dans l'écriture, la technique libère - c'est le cas quand on écrit en vers, comme dans les scènes épiques de cette pièce. J'aime ce contraire du naturalisme: personne ne parle comme Molière, ni Stromae ou Eminem! Il faut accepter qu'on assiste à un spectacle répété pendant des semaines, où les comédiens donnent l'illusion que tout cela leur vient naturellement. C'est le magnifique complot du théâtre!



«Il n'y a pas assez de textes qui mettent en valeur les grandes comédiennes, surtout dans des rôles d'un certain âge.»

«Pour moi, le féminisme, c'est laisser la possibilité aux femmes d'être aussi des démons, des êtres humains avec autant de défauts que les hommes.»

ROMAN
DANS LES DÉCOMBRES
FLAMBOYANTS
DE LA DÉMOCRATIE

Invité à la Foire du livre (du 14 au 17 février), Tom Lanoye y présentera son dernier roman, traduit par Alain van Cruyten. Sur fond de terrorisme à Anvers, «Décombres flamboyants» raconte l'amitié entre deux hommes, le bégue Gideon Rottier ayant accueilli chez lui un demandeur d'asile et sa famille. Frappant là où ça fait mal, Lanoye dissèque les failles d'un monde qui se veut libéral mais se referme sur lui-même. «C'est un livre qui montre comment la peur est utilisée pour engendrer encore plus de peur et transformer les gens en fascistes. C'est exactement ce qui se passe avec la N-VA, qui utilise la question migratoire comme écran de fumée. Nous vivons dans une société sclérosée par un système de classes, où le haut du panier s'autorise à fermer les frontières à tous ceux qui fuient les pays en guerre!» Dans ce roman, Tom Lanoye montre que l'idéalisme ne peut pas résister à l'injustice et à la folie. «Pour la première fois, la Foire du livre de Bruxelles et la Boekenbeurs d'Anvers collaborent. On arrive enfin à dépasser les frontières linguistiques. Je suis heureux de cette parution au Castor Astral car mes autres livres ne sont plus disponibles en français.»

A.D.



Tom Lanoye,
«Décombres
flamboyants»,
Le Castor
Astral, 384 p.,
23 euros.

© JONAS LAMPENS

Lear, cette femme impitoyable !

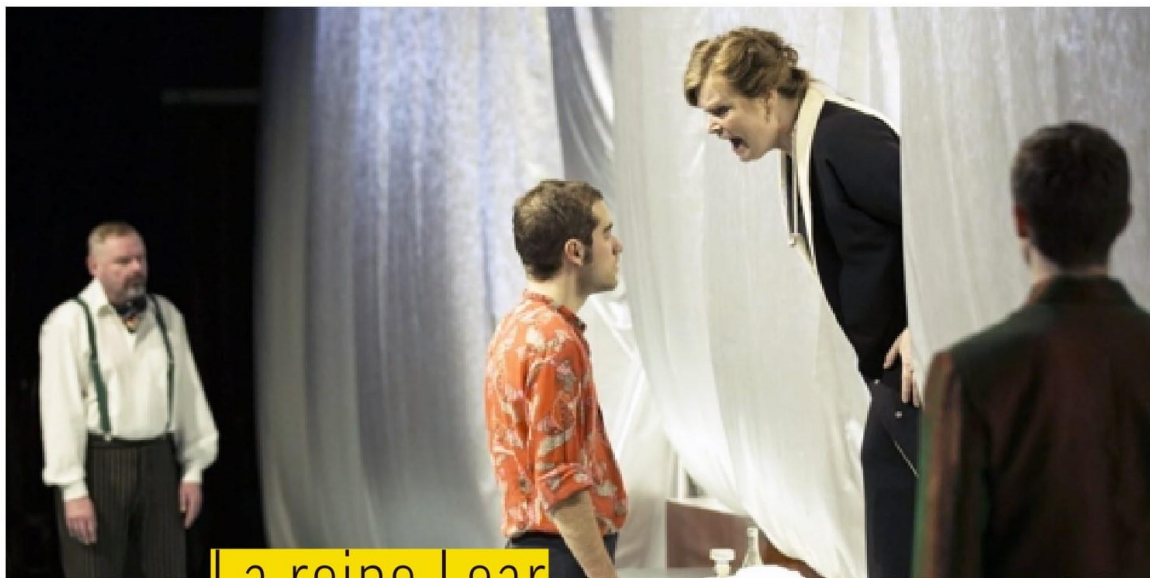


Jusqu'au 19/1 au Théâtre national, Bruxelles.

Du 23 au 26/1 au Théâtre de Namur.

Chez Tom Lanoye, Lear devient une femme mais, surtout, son royaume en perdition se mue en empire financier multinational vacillant depuis une tour de verre qui pourrait être la Trump Tower. La métaphore de notre monde, rongé par le capitalisme, n'est pas loin. Emmenée par Anne Benoît en Reine Lear, la distribution insuffle une sorte de gaieté tragique à cette descente aux enfers.

CATHERINE MAKEREEL



La reine Lear

© Marc Debelle

Maman est folle

En adaptant Shakespeare, Tom Lanoye livre une magnifique tragédie moderne sur un monde qui s'écroule: le nôtre. - Rencontre: **Éric Russon** -

Le Roi Lear partageait son royaume en trois, promettant la plus grande part à celle de ses filles qui lui témoignerait le plus d'amour. Dans la version de Tom Lanoye, Lear est une femme, capitaine d'entreprise, et c'est l'empire économique qu'elle a créé qu'elle propose en partage à ses trois fils. Aux mêmes conditions. Les deux aînés multiplient les courbettes, le cadet reste intègre. Il l'aime comme un fils doit aimer sa mère, ni plus ni moins. Sa part du gâteau, il la laisse volontiers à ses frangins flagorneurs, préférant tenter sa chance dans la microfinance en Asie! Il n'en faut pas davantage pour que tout un monde s'écroule.

Une tragédie, ce sont d'abord des êtres humains déchirés par des sentiments destructeurs. En faisant de Lear une mère, presque une louve, Lanoye rend le propos encore plus dur et plus cruel. *"Son combat est différent de celui du roi Lear, explique Tom Lanoye, notamment par rapport à ses belles-filles. Il y a une jalousie dingue entre ces femmes. La question tourne davantage autour de la vie que l'on donne ou pas. C'est un discours plus proche du corps et de la nature."* Mais toute tragédie comporte aussi sa réflexion sur la place de ces sentiments humains

dans un cadre plus large, celui du pouvoir. Et dans *La reine Lear*, celui-ci est économique. Si bien que l'on peut voir, dans la figure de cette mère qui perd ses fils autant que sa raison, une métaphore de notre système capitaliste en crise. *"Cette femme, poursuit Tom Lanoye, demande des preuves d'amour comme dans une négociation. Elle représente ces familles qui dirigent des firmes en se plaçant au-dessus des lois. Ceux qui ne font pas partie de cette aristocratie doivent accepter qu'elle fasse ses propres lois. Cela peut déboucher sur des révolutions communistes comme par le passé mais aussi sur des révolutions identitaires et nationalistes. Et c'est ce qui est en train de s'installer en Europe, je le crains, avec des petites nations qui vont fermer leurs frontières mais continueront à vouloir consommer des produits fabriqués en Chine."*

Dans le rôle-titre, la comédienne Anne Benoît est tout simplement extraordinaire. Autour d'elle, Yannick Renier, Claire Bodson ou Philippe Jeusette servent brillamment une mise en scène qui confirme que Christophe Sermet fait partie de la cour des grands. ✱

★★★ Du 23 au 26/1. Théâtre de Namur. www.theatredenamur.be



MARC DEBELLE

★★★★ La Reine Lear

Où et quand Bruxelles, National, jusqu'au 19 janvier – 02.203.53.03 – www.theatrenational.be

Namur, Théâtre, du 23 au 26 janvier – 081.226.026 – www.theatredenamur.be

D'après Shakespeare, Lear devient une femme à la tête d'un empire économique actuel à la veille de catastrophes boursières. Un puissant spectacle écrit par Tom Lanoye, monté par Christophe Sermet. La langue torrentueuse, baroque, excessive de l'écrivain clame les tempêtes qui nous menacent et est portée par une extraordinaire comédienne, Anne Benoît. Avec une pléiade de grands acteurs. (G.Dt)

Recensie: La Reine Lear ★★★***

Theatre National Brussel
vrijdag 11 januari 2019



foto © Marc Debelle

Recensie:

Met La Reine Lear is Tom Lanoyes theatertekst die hij als verjaardagscadeau schreef voor Frieda Pittoors eindelijk ook in ons land te horen. De Franstalige versie weliswaar, de vertaling is van de hand van Alain Van Crugten die naar ons gevoel erg dicht bij de originele tekst bleef. Atypisch voor het Frans theater en de taal wordt immers een typisch Nederlandstalige zeer directe taal gehanteerd. Anne Benoît, met heerlijk diepe en korrelige stem, mag de ene na de andere belediging afsteken ten opzichte van haar zonen. Zeker wanneer haar lievelingszoon Cornald (Iacopo Bruno) haar niet wil vleien waarom hij zijn moeder graag ziet in ruil voor een deel van haar schenking, het familiefortuin en onderdelen van de financiële instelling waar ze de plak tot dan zwaait, een instelling die net als zij op instorten staat. Een bank die in het oog van een storm, een financiële crisis zal terechtkomen. Sterk van Lanoye dus om King Lear een vrouw te laten zijn, de tekst van Shakespeare te vertalen naar de moderne tijd en een statement te maken dat ook vrouwen hun macht soms misbruiken. Het gedateerde sixties meubilair van de bank laat al meteen verraden dat die niet klaar is voor de nieuwe uitdagingen en dat de roem, de beste tijd van het bedrijf achter zich ligt. Elisabeth somt er maar enkele op: de hoge volatiliteit op de markten zoals ze die nog nooit eerder gekend heeft en een monster dat aan de horizon opduikt waarvan de grootte nog niet gekend is, zijn er maar enkele. Toch past ze voor een acquisitie.

Cornald doet niet mee aan het spelletje om ter meeste de moeder paaien. Gregory (een domme kerel die de zaken allemaal niet snapt, een zwakkeling is qua gezondheid ook), gespeeld door Yannick Renier en zijn vrouw Coralie, gespeeld door Claire Bodson, die hem verschillende kinderen schonk en net om zijn zwakte voor hem koos, mag de spits afbijten. Erg klassiek â€“ Lanoye heeft duidelijk goed gekeken hoe speeches of presentaties op allerlei meetings gehouden worden â€“ stelt Henry (Baptiste Sornin) vervolgens dat ie uiteraard in herhaling zou vallen, verwijzend naar wat zijn broer allemaal al gezegd heeft en voegt daarbij zijn eigen ding eraan toe. Hij is het die wel slim is, die wel de zaken onder de knie heeft, wel weet welke richting de bank uit moet gaan, en dat is onder andere die van herstructureren en de mannetjes van zijn moeder buiten zwieren wat haar niet zint. Dankzij Kent (Philippe Jeusette) heeft Cornald echter zonder medeweten van Elisabeth al enkele verantwoordelijkheden gekregen. Hij stort zich op het avontuur van microkredieten voor startende ondernemingen in ontwikkelingslanden. Dat idee wordt op hoongelach onthaald door zijn broers. Een fiasco wordt het. Hij zit er zo in verwickeld dat ie Kents advies 'sluit de boetiek en beperk de verliezen.' naast zich neerlegt. Philippe Jeusette zet Kent neer maar verzuipt in overacting wanneer de ogen van zijn personage worden uitgestoken. Dat gebeurt overigens wanneer hij met de rug naar het publiek staat. Stellen dat de regie van Christophe Sermet wel erg licht uitvalt en de sterke tekst meermaals onderuithaalt, is dus een understatement. Ook Yannick Renier gaat er als Greg trouwens even over.

Erg interessant zijn de twee vrouwenrollen in La reine Lear. Die van Raphaëlle Corbisier als Alma die niet aanvaard wordt door de familie en steeds te horen krijgt dat ze nog kinderloos is terwijl Coralie kennelijk zit te kweken dat het niet normaal meer is. Later krijgen we te horen dat het nooit het goede moment was om aan kinderen te beginnen voor Alma: de carrière van manlief, de business ging voor. Zij

is het dan ook die erg scherp en kritisch terug zal zijn wanneer er klappen vallen voor de ganse Lear-familie door de crisis. 'Jullie moeten allemaal voor de rechtbank gebracht worden. Zonder medelijden.' klinkt het terwijl ze niet veel later enkel door elektrische gitaar op tape begeleid 'Don't be told what you want. Don't be told what you need. There's no future. No future. No future for you.' zingt. Muziekkenners weten ongetwijfeld dat het om 'God save the Queen' van The Sex Pistols gaat.

De tweede vrouwenrol die zeer indrukwekkend is (al valt de motor halfweg naar ons gevoel wat stil), is meteen de hoofdrol, die van Koningin Lear. Dat personage heeft iets dubbels. Enerzijds smijt ze aan een verschroeiend tempo met verwijten en vloekt ze, waarbij deze voorstelling suggereert dat ze dementerend wordt en door de pillen soms hallucineert. Aan de andere kant wil Elisabeth niet in de steek gelaten worden en doet ze alsof ze niet meer weet dat ze enkele ogenblikken daarvoor nog een furie was, maar plots poeslief is geworden. Uiteindelijk moet ze genegenheid en seks van een vreemde krijgen (Bogdan Zamfir in de rol van Oleg) ook al kan dat de lijnen tussen hen vertroebelen. Hij mag Betty zeggen. In haar ogen heeft ze nog slechts twee zonen, Cornald hoort daar niet meer bij. Uiteindelijk ondertekent ze een overeenkomst over de naamswijziging van de bank en de verandering die dat inluidt (visueel ook te zien door het gele kleurgebruik in het doek en de valmat). Cornald speelt het hard en wil zijn deel. In een dispuut met Henry valt ie en komt zo om het leven. Het is een ongeval, maar tevens het trieste dieptepunt in een familiaal conflict. Hoewel de tekst ons wel beviel, die in het Frans lekker rauw klinkt en we de aanpassing naar een vrouwelijke hoofdrol wel konden smaken, en dat zelfs een toegevoegde waarde oplevert (net als in de musical Company die we deze week op de West End zagen), vinden we de regie te 1 op 1. Veelbelovend start die met live videoprojecties wanneer Elisabeth spreekt. We zien haar maar liefst 5 keer geprojecteerd en dat vanuit verschillende standpunten, wat posegedrag is en zuiver machtsvertoon. De boog die Benoît dan ook mag maken, is indrukwekkend. Elisabeth zal op het einde nog slechts een schim zijn van de vrouw die ze in het begin was en de macht die ze had. Haar zonen geven nog nauwelijks om haar. De enige die echt om haar geeft, blijkt diegene te zijn geweest die zich weigerde te meten aan zijn andere broers. Andere regiekeuzes waar we echt wel een been there, seen that, done that-gevoel aan overhielden was het draaiende decor (met een metalen voetsteun, zetels, en een hellend vlak), dat in de storm sneller ronddraait, een storm die ook getoond wordt door windmachines fel tekeer te laten gaan. Dat vinden we allemaal te 1 op 1. Hoe boeiend en anders het uitgangspunt en de tekst van Lanoye ook was, finaal stelt La Reine Lear toch wel wat teleur omdat de productie verstrikt geraakt in het conventionele en dan ook weinig verrast.

< Bert Hertogs >

<https://www.vrt.be/vrtnws/nl/2019/01/08/koningin-lear-van-tom-lanoye-eindelijk-in-belgische-premiere/>



"Koningin Lear" van Tom Lanoye eindelijk in Belgische première... maar wel in het Frans

In het Théâtre National in Brussel gaat "La reine Lear" in Belgische première. Het is een bewerking door Tom Lanoye van het klassieke stuk "King Lear" van Shakespeare. Hij maakte van het hoofdpersonage een vrouw. "Koningin Lear" heeft al een succesvolle - Nederlandstalige - carrière achter de rug in Nederland en Duitsland, en gaat binnenkort ook in première in Zuid-Afrika. In Vlaanderen was het stuk nog niet te zien, vertelt Tom Lanoye in "De wereld vandaag" op Radio 1.

Flip Feyten

di 08 jan 19:47

"Koningin Lear" was eigenlijk een verjaardagsgeschenk voor de Vlaamse actrice Frieda Pittoors. Die speelt bij Toneelgroep Amsterdam, het Nederlandse gezelschap onder leiding van de Vlaming Ivo Van Hove.

Tom Lanoye: "Frieda Pittoors werd 65, en ze mocht een cadeau kiezen. Dat is Ivo, hé, die zoals het hoort zijn acteurs verzorgt. En zij vroeg of het niet mogelijk zou zijn om Koningin Lear te spelen, en dat ik het stuk van Shakespeare dan zou bewerken. En natuurlijk zeg ik dan ja.

Vanwege mezelf, en vanwege mijn eeuwige belofte aan mijn moeder dat er meer grote rollen moeten komen voor vrouwen van een zekere leeftijd."



Frieda Pittoors als Koningin Lear in de productie van Toneelgroep Amsterdam, 2015.
Jan Versweyveld

In "Koningin Lear" maakt Lanoye van de oude koning Lear een dementerende vrouw. Elisabeth Lear leidt een onmetelijk zakenimperium, maar voelt haar krachten tanen. Ze ontbiedt haar drie zonen om haar erfenis te verdelen, maar eist dat ze vooraf uitvoerig hun liefde betuigen. Haar jongste weigert en vlucht. Het opgesplitste zakenimperium gaat, net als de hele familie, ten onder in een financieel-economische storm die de hele wereld onderuit haalt.

Tom Lanoye: "Na Amsterdam is het stuk in Nederland gaan toeren, met veel succes moet ik zeggen, en dan is het naar Duitsland gegaan. En we zijn nu aan het repeteren in Zuid-Afrika, het stuk gaat daar in een vertaling van Antjie Krog."



Anne Benoît als La reine Lear, in de productie van het Théâtre National in Brussel.

In de nieuwe productie van het Théâtre National wordt La reine Lear vertolkt door de Parisienne Anne Benoît.

Tom Lanoye: "Ik moet toegeven dat ik haar niet kende. Ze heeft al in zoveel films en feuilletons gespeeld, en ze zet een Koningin neer.... man, écht! Ik heb gisteren de generale repetitie gezien, dat is zo heerlijk. Het is een kruising tussen "Le malade imaginaire" en een dementerende vrouw en een keiharde bitch, die tegelijkertijd vindt dat ze haar plichten als moeder niet voldoende gedaan heeft in een keiharde zakenwereld. Die Anne Benoît heeft ook veel komedies gespeeld, en dat gebruikt ze nu allemaal. Het is een monster van emotionele chantage en manipulativiteit. Heerlijk!



Uit "La reine Lear", de productie van het Théâtre National in Brussel.

Tom Lanoye is ondertussen een graag geziene gast in het Franstalige deel van ons land. Zes jaar geleden beleefde zijn stuk "Mamma Medea" een Franstalige toneelbewerking, zijn boek "Sprakeloos" werd er een succes onder de titel "La langue de ma mère", en straks wordt de voorstelling "La reine Lear" ook in Namen opgevoerd.

Lanoye gaat binnenkort ook meewerken aan de Franstalige boekenbeurs "La Foire du Livre", die in het teken van Vlaanderen staat dit jaar. Meer samenwerking tussen Noord en Zuid, Lanoye ziet het helemaal zitten: "Ik vind dat het aan het groeien is op dit moment, op z'n minst cultureel mogen er dan eens open grenzen zijn. (...) Er zijn mensen die dat betwisten, maar er is een Belgitude.



Uit "La reine Lear", de productie van het Théâtre National in Brussel.

Lanoye is ook niet te beroerd om toe te geven dat er ook commerciële perspectieven zitten in een goede samenwerking met de Franstalige culturele wereld.

Tom Lanoye: "Kijk, kunstenaars moeten blijkbaar ook ondernemers zijn. Ik heb niet de indruk dat ik daar altijd aan heb tekortgedaan, aan die roep. Maar het is ook verstandig om die lijn open te houden. De Francophonie is groot hoor, als dat lukt? Ik heb begrepen dat Mia Doornaert daar allemaal bij gaat helpen. Dat we een Nobelprijs gaan winnen enzoverder. Daar zou zij een geweldige rol als glijmiddel kunnen spelen. »



Uit "La reine Lear", de productie van het Théâtre National in Brussel.

"La Reine Lear" loopt nog tot 19 januari in het Théâtre National in Brussel.

Bekijk hier het volledige gesprek van Tom Lanoye met Ruth Joos in "De wereld vandaag" op Radio 1.



La Libre Belgique

Culture

À savoir

À Bruxelles :
jusqu'au 19 janvier,
boulevard Émile
Jacqmain 111/115.

À Namur : du 23 au
26 janvier au Théâtre
de Namur, place du
Théâtre 2.

Scènes

- “La Reine Lear” d’après Shakespeare est un puissant spectacle écrit par Tom Lanoye, monté par Christophe Sermet et créé au Théâtre national.
- La langue torrentueuse, baroque, excessive, de l’écrivain clame les tempêtes qui nous menacent et est portée par une extraordinaire actrice, Anne Benoît.

Pour Lanoye, toute mère est aussi un monstre glorieux



Christophe Sermet (à l'arrière-plan) met en scène le texte de Tom Lanoye inspiré par “Le Roi Lear” de Shakespeare.

Tom Lanoye : "Je suis devenu pessimiste en regardant le monde"

Entretien Guy Duplat

Tom Lanoye, 60 ans, est un formidable romancier à la langue et l'imagination puissantes, comme en témoigne son dernier roman qui sort aujourd'hui en français (*Décombres flamboyants*). Il sera au centre de la prochaine Foire du livre de Bruxelles du 14 au 17 février, qui a invité cette année la littérature flamande.

Il est aussi un grand dramaturge. Parmi sa vingtaine de pièces, *Ten Oorlog* monté par Luk Perceval en 2000 était un spectacle marathon d'après huit pièces de Shakespeare.

Dans *La Reine Lear*, il s'empare à nouveau d'une pièce écrite en 1605, mais il transforme *Le Roi Lear* de fond en comble. Le vieux roi qui divise son royaume entre ses trois filles devient ici une femme au soir de sa vie, au XXI^e siècle, une richissime Albert Frère au féminin qui décide de diviser sa holding mondiale entre ses trois fils. Comme chez Shakespeare, un des enfants refuse de simuler un amour filial hypocrite et est banni. La reine Lear sombre alors peu à peu dans la démence, dans un climat de tempête boursière et climatique très actuel. Une tragédie qui est aussi une comédie humaine.

Créée en 2015 à Amsterdam, la pièce a connu un grand succès aux Pays-Bas et a été créée mardi soir en français au Théâtre national (lire ci-contre).

Pourquoi revenir à Shakespeare et pourquoi entièrement réécrire sa pièce ?

C'est un immense poète et dramaturge et lui-même en écrivant son *Roi Lear* a fait une nouvelle version d'un thème qui existait déjà avant lui dans une dizaine de pièces. Il faut éviter des reprises folkloriques, nationalistes ou touristiques. Les Anglais n'ont pas changé une virgule à Shakespeare. Hélas, la culture devient alors une prison. Il faudrait empêcher pendant 30 ans les Anglais de lire encore Shakespeare pour qu'ils puissent ensuite redécouvrir son génie. Le théâtre élisabéthain intégrait pourtant plein d'allusions à l'actualité d'alors. En adaptant à aujourd'hui, en montrant que la tragédie et la souffrance sont éternelles, je suis persuadé qu'on est bien plus proche de Shakespeare qu'en gardant le texte initial inchangé. C'est la force d'une culture jeune comme celle de la Flandre de pouvoir échapper au poids écrasant de la tradition.

Pourquoi avoir fait du roi Lear une femme ?

J'ai écrit cette pièce en 2015 comme cadeau d'anniversaire (65 ans) à l'immense actrice Frieda Pittoors, du Toneelgroep d'Amsterdam dirigé par Ivo Van Hove. J'adore les grandes actrices et je me souvenais que ma mère qui m'a donné le goût du théâtre regrettait qu'il n'y ait pas de grands rôles pour les femmes mûres. Je lui ai promis alors d'en écrire et la reine Lear est un rôle XXL, celui d'une femme qui dirige un grand groupe économique, fonction encore plus compliquée pour une femme car c'est un monde d'hommes.

Mais la reine Lear est aussi la mère de trois fils et s'avère être un monstre pour eux, de manipulation et de chantage émotionnel.

D'une certaine manière toute mère est un monstre qui hésite à se couper de son enfant et à le laisser partir. Elle lui a donné la vie et est donc capable de lui donner la mort. Elle est aussi la réponse aux drames de la vie. Sur les champs de bataille, les soldats qui meurent crient "maman" et jamais "papa". Dans ma version, elle est encore aux prises avec ses belles-filles (je suis freudien) qui elles aussi donnent la vie et sont donc en concurrence avec elle, entraînant une jalousie terrible.

Dans "La langue de ma mère", vous aviez pourtant écrit le plus bel hommage qui soit à une mère, la vôtre ?

Elle était aussi un monstre, étouffante, totalement castratrice. Elle ne voyait les autres femmes que comme copines ou alors ennemies. Mais c'était un monstre glorieux. Une femme est bien plus complexe qu'un homme. Elle est déjà en soi une anomalie puisque Dieu est seulement un homme. Si une mère n'est que bonne, elle n'est pas intéressante, car elle ne donne pas l'inspiration.

Dans votre pièce, le monde court à la catastrophe boursière et climatique.

Oui, je suis devenu pessimiste en regardant l'évolution récente du monde. Je vois partout arriver au pouvoir les oligarques et l'extrême droite, manipulant l'opinion. En 40 ans, on a vu croître cette nouvelle aristocratie qui accumule les richesses en déplaçant ses capitaux en quelques clics. Elle dirige le monde avec sa seule famille, des États-Unis de Trump à la Chine.

"Il faudrait empêcher pendant 30 ans les Anglais de lire encore Shakespeare pour qu'ils puissent ensuite redécouvrir son génie."

Tom Lanoye

En mai prochain, après les élections, la Belgique et l'Europe pourraient devenir ingouvernables. La Belgique a démontré qu'elle savait survivre à de longues crises, même si j'ai été effaré de voir la N-VA faire la publicité du Vlaams Belang dans sa campagne contre le pacte de Marrakech, une campagne qui était une saloperie organisée et fascistoïde utilisant les réseaux sociaux. Le danger est pire en Europe avec les Orban et Salvini et avec la crise française en cours. On ne voit pas assez que ces grands oligarques mondiaux veulent défaire une Europe unie qui leur résisterait. Or, face aux puissances d'aujourd'hui, en Inde, Brésil, Chine, États-Unis, seule une Europe unie nous permettrait d'exister.

Votre travail sur la langue est essentiel. Dans "La Reine Lear", on alterne des passages en vers libres, shakespeariens, plus solennels et d'autres en langue vulgaire.

On retrouve ce mélange dans la série *House of Cards* sur les coulisses de la Maison-Blanche. Le langage a tout à faire avec la mise en scène du pouvoir. Les mots sont des armes pour exclure d'autres gens. On retrouve dans la pièce ce jargon économique qui submerge, où même l'amour devient marchandise quand on évoque "le capital de l'amour". Quel est ce monde où même notre existence doit être justifiée en termes économiques ?

La pièce commence par une Dernière Cène (familiale) et se termine par une Pieta où la mère prend son fils chéri mort et lui donne le sein.

La reine Lear est ambiguë, comme tout personnage intéressant. Elle redevient, à la fin, une mère.



Anne Benoît
Inoubliable dans son rôle de Reine Lear.

Formidable en reine Lear

La Reine Lear, c'est d'abord elle, Anne Benoît, qui impose durant deux heures sa présence si forte, son corps, sa voix surtout qui mêle la rouerie, la violence et la douceur, le drame et la comédie. Elle apparaît au soir de sa vie, non dupe, "Tout est pourri, pourri, pourri", dit-elle. Elle veut partager son royaume, mais ne pas céder pour autant son pouvoir absolu sur son empire économique comme sur ses fils. Quand elle leur demande : "Qui de vous aime le plus sa maman et que dites-vous pour le prouver ?", le plus jeune, son préféré, Cornald, est le plus honnête et répond d'un court : "Rien".

Ce seul mot entraîne la longue et lente chute d'une femme, mais aussi celle d'une famille qui se déchire comme dans un *Festen* sur fond de tempête boursière et climatique.

Anne Benoît vibre, injurie, humilie, séduit, pleurniche. Elle porte à merveille la langue torrentueuse et baroque de Tom Lanoye, jouant la démence progressive de la reine Lear. C'est d'abord cette performance d'actrice qu'on retiendra, prouesse pour une comédienne.

Il faut aussi saluer le travail du traducteur Alain Van Cruyten qui est parvenu à rendre, à la fois, la force et la subtilité du texte de Tom Lanoye.

Cassandra

Dans sa chute, Lear entraîne ses conseillers, ses fils et belles-filles. Christophe Sermet a mis brillamment en scène ce spectacle qui se tient sur un fil étroit entre tragédie et farce caustique. Les costumes et le jeu parfois des acteurs peuvent faire rire alors que le drame est total. Les belles-filles très bien incarnées par Claire Bodson et Raphaëlle Corbisier se montrent comme des rapaces se chamaillant entre elles et avides de l'argent de leur belle-mère que leurs imbéciles de maris sont incapables de gérer.

Chez Tom Lanoye, il n'y a pas de héros, rien que des personnages ambigus emportés dans les aléas de la vie comme le sont les trois fils joués par Yannick Renier, Baptiste Sornin et Jacopo Bruno. Philippe Jeunesse est le conseiller Kent (le comte de Kent chez Shakespeare).

La scénographie de Simon Siegmund est métaphorique avec le plateau tournant comme le cycle de la vie et un immense rideau argenté gonflé par la tempête, celui du grand théâtre du pouvoir et de l'argent.

"C'est un théâtre de la tchatche, du slam", explique Christophe Sermet. Le metteur en scène d'origine suisse aime cette force bâtarde de Lanoye et a déjà monté en 2011, avec quasi la même équipe, le formidable *Mamma Medea*, déjà de Tom Lanoye.

Cette fois encore, laissez-vous emporter par cette fable tragique et, certes, longue, mais qui reste puissante avec l'inoubliable prestation d'Anne Benoît, comme une Cassandra de 2019 annonçant les catastrophes qui nous menacent.

G.Dt

« Le féminisme, c'est montre peut être dans l'abus de pou

Au Théâtre National, sa « Reine Lear » dépeint un monde en perdition, tragiquement proche du nôtre. Alors que paraît aussi son dernier roman, « Décombres flamboyants », Tom Lanoye nous prédit un avenir bien shakespearien !



Il a beau revenir tout bronzé d'Afrique du Sud, où il réside une partie de l'année, ce sont plutôt des tonalités hivernales, voire des accents de tempête qu'évoque Tom Lanoye lors de notre rencontre au Théâtre National, en marge de la création de sa nouvelle pièce, *La Reine Lear*. Porté par le bruit et la fureur de Shakespeare, mais aussi par une actualité inquiétante dans de nombreux domaines, le polémiste et dramaturge flamand tisse des liens entre la tragédie élisabéthaine et sa vision du monde. Les femmes, le pouvoir, les inégalités sociales, les crises économique et écologique, la montée des populismes et les rebondissements théâtraux de la politique belge : Tom Lanoye ne mâche pas ses mots. Alors que paraît son dernier roman, *Décombres flamboyants*, cette semaine, et que ses opinions nourrissent la presse flamande, l'auteur se remet aussi en question.

« Médée », « La Reine Lear », « La langue de ma mère » : les psychanalystes freudiens doivent vous adorer, vous qui tissez sans cesse ce rapport à la mère ?

Oui. Mais dans ce cas-ci, c'est aussi une histoire de grande actrice. Tout comme j'avais écrit *Gaz* – encore un récit sur une mère – pour *Viviane De Meynck* – j'ai écrit *La Reine Lear* pour une autre grande actrice de sa génération : Frieda Pittors, qui joue chez Ivo van Hoof au Toneelgroep d'Amsterdam. C'est elle qui a eu l'idée et m'a fait cette commande. Quand une femme de cette carrure vous demande d'imaginer le Roi Lear pour elle, ça ne se refuse pas ! Mais c'est vrai que cette pièce, c'est aussi, une fois encore, l'occasion d'entendre ma mère en créant un grand rôle pour une actrice d'un certain âge. (NDLR : sa mère fut comédienne dans une compagnie amateur.)

Qu'est-ce que ça change que Lear soit une femme ?

Une femme, qui est CEO et travaille énormément, a un rapport plus triste avec ses enfants, parce qu'il y a toujours ce remords, cette culpabilité possible, plus que chez un père, qu'on excusera en disant qu'il doit gérer sa carrière. Mais la féminisation ici n'est pas qu'un gimmick, un accessoire. Il faut le voir comme une pièce autonome par rapport à l'original, et qui raconte bien plus que le rapport de la mère à ses fils. Il y a aussi cette espèce de triangle des Bermudes, où se joue le rapport entre la mère et ses belles-filles, et cette sur-encre dans la maternité. Ce grand mystère qui consiste à donner la vie, donner le sein, c'est une terra incognita pour les hommes.

Pour créer cette femme de pouvoir, aviez-vous des images, des références particulières ?
Ce pourrait être Hillary Clinton. Ou Neelie Kroes aux Pays-Bas. Ou encore Thatcher, dont on disait qu'elle avait, par son pouvoir, un côté presque éro-

tique. *A l'inverse, il y a Merkel, qui est plutôt asexuée. En tout cas, une femme de pouvoir doit se choisir un archétype : choisir d'être Merkel ou Evita Perón. Ce qui est intéressant c'est que, femme ou homme, on ne voit plus la différence entre les politiques et les industriels. Au Moyen Âge, on voyait, par les vêtements, la différence entre un roi et un homme d'affaires. Maintenant, les politiques et les rois se comportent comme des hommes d'affaires, ça veut dire quelque chose de notre temps.*

Pourquoi n'avez-vous pas imaginé une Antigone plutôt, une femme qui refuse les compromissions du pouvoir ?
Je n'ai jamais rencontré dans la vie politique ou industrielle de femmes qui aient le comportement d'Antigone.

N'est-ce pas un trait féminin de refuser le pouvoir ?

Vraiment ? Comme féministe, je me dois d'en douter. Bien sûr, j'aime quand il y a des femmes au pouvoir, surtout en Afrique du Sud, où je vis et où il y a de vrais problèmes de viol, de violence. Mais c'est primordial que les femmes qui ont envie d'avoir du pouvoir ne se laissent pas dire que c'est leur rôle de refuser le pouvoir. J'en reviens à ma mère : elle n'était pas amère, mais elle avait le talent de devenir bien plus que femme de boucher ou mère de famille. A notre époque, elle aurait rêvé d'être juge, ou politicienne.

Ce que raconte la pièce, c'est que, si les femmes prenaient le pouvoir, ce serait le même désastre.

Bien sûr, le pouvoir est le pouvoir. Ce qui est féministe, ce n'est pas de montrer que les femmes sont bienveillantes, compréhensives ou de bonnes mères, mais au contraire, c'est dire que les femmes ont aussi le droit d'être des salopes. C'est ça, mon féminisme à moi : montrer qu'elles peuvent aussi être dans l'abus de pouvoir. Dans la pièce, il y a une contamination verbale et morale d'une capitaine d'industrie qui est aussi capitaine de la famille. Elle demande de l'amour à ses enfants comme on entre dans une réunion professionnelle en parlant de capital, d'investissement. Il y a une contamination du professionnel sur le privé et elle aime ça. C'est ça peut-être la tragi-comédie de cette femme. ■

Propos recueillis par
BÉATRICE DELVAUX
CATHERINE MAKEREEL

Le « king » des lettres flamandes

Né en 1958 à Saint-Nicolas, Tom Lanoye est écrivain, dramaturge, scénariste et poète. Il est l'un des auteurs les plus primés en Flandre et aux Pays-Bas. Sorti en 2009, « Sprakeloos » a été traduit en français (« La langue de ma mère ») en 2012. Au rayon des romans, citons encore « Les boîtes en carton », « Forteresse Europe » et « Troisièmes noces ». En théâtre, on lui doit « Mamma Médée » ou encore « Gaz. Plaidoyer d'une mère damnée ». Son dernier roman, « Décombres flamboyants », est paru cette semaine. L'auteur sera à la Foire du livre de Bruxelles en février.

« En plus de la concentration de la richesse, il y a de plus en plus de familles féodales, une aristocratie nouvelle qui règne au-dessus des nations »

CAPITALISME, INÉGALITÉS...

« La mobilité sociale est en train de diminuer »

En déplaçant Lear dans le monde de la haute finance, vous semblez dire que ceux qui dirigent le monde aujourd'hui ce sont les capitalistes. Que notre monde n'est plus qu'une collection de royaumes, de petits rois ?
Bien sûr. Regardez ces oligarques qui règnent partout. En Afrique du Sud par exemple, je voudrais croire que Ramaphosa est un roi éclairé, mais c'est aussi un oligarque qui est devenu très riche grâce à l'économie centrale de l'Afrique du Sud : les mines, d'or ou de diamants, le pétrole. Aujourd'hui, ce sont les gens de l'industrie qui possèdent l'Etat et le détruisent de l'intérieur, tout en étant copains avec des

autocrates : Erdogan, Poutine, Kim Jong-un.
Le parallèle peut se faire plus près de chez nous. On se souvient de Bart De Wever qui a dit « mon seul patron, c'est le Voka ». On pense aussi à Emmanuel Macron, qui vient de la banque Rothschild et qui a nommé aux ministères de l'Ecologie et du Travail des anciens de Danone. Ou aux Pays-Bas, où presque tous les politiciens, même de la gauche, ont déjà travaillé chez Unilever ou chez Shell. Il faut voir aussi ce qui s'est passé en 2008 : les banquiers ont soudain réalisé qu'il y avait quelque chose comme l'Etat et que les pertes pouvaient être collectivisées. Tout à coup, ils devenaient communistes. Puis, quand tout est réglé, ils recommencent. Il ne faut pas être un gilet jaune ou Raul Hedebebour pour faire



r qu'une femme aussi voir »



« Une femme, qui est CEO et travaille énormément, a un rapport plus triste avec ses enfants, parce qu'il y a toujours ce remords, cette culpabilité possible, plus que chez un père, qu'on excusera en disant qu'il doit gérer sa carrière. »

© DOMINIQUE DUCHESNE

cette analyse. Le problème aujourd'hui, c'est qu'on brandit la menace communiste pour tuer toute critique sur le capitalisme. Ce qui s'est passé en 2008, c'était une tempête digne de Shakespeare. Une tempête économique qui maintenant, s'est doublée d'un orage climatique. C'est biblique sans Dieu. C'est notre apocalypse. Une citation de l'économiste Thomas Piketty, sur les inégalités sociales, précède votre pièce. Est-ce cette fracture qui met les gens à terre ? Beaucoup expliquent la fascination des gens pour des hommes comme Trump par ce sentiment d'être exclu de la machine, ce désir de voir quelqu'un les venger d'un argent mal réparti ? Je pense en effet qu'il y a un lien avec les gilets jaunes ou la montée de l'extrême droite. La

mobilité sociale est en train de diminuer. En plus de la concentration de la richesse, il y a de plus en plus de familles féodales, une aristocratie nouvelle qui règne au-dessus des nations. Il y a des grandes firmes comme Apple, Google, Starbucks, qui ne paient pas les mêmes impôts, proportionnellement, que si vous ou moi, on montait une petite entreprise. Ils sont au-dessus de ça et jouent les Etats comme aux échecs, les uns contre les autres. Ce sentiment est forcément exacerbé quand on voit les CEO gagner, en trois jours, plus d'argent qu'un de leurs employés en une année. On tolère ça en disant : « C'est conforme avec le marché, c'est la main invisible. » Quand on parle de main invisible, on sait que le capitalisme est devenu une religion.

B.DX ET C.M.

sa crainte « Que la Flandre soit une sorte d'Autriche au bord de la mer du Nord »

Il y a peu d'espoir dans votre pièce.

Le monde est-il une tragédie ?

J'ai un peu honte mais je le pense, dans une sorte de défaitisme glorieux. Une façon de crier son impuissance. Je suis très pessimiste, notamment à cause de cette politique identitaire qui est à la fois bouc émissaire et écran de fumée. Hélas, il y a un côté sexy parce que ça semble résoudre tous les problèmes.

L'identitaire est devenu le thème numéro un aussi en Belgique. C'est dangereux ?

L'identité, c'est comme de l'eau, c'est liquide, on en a besoin, mais quand on boit trop, cela devient du poison.

La migration ne valait pas la crise provoquée par la N-VA ?

Cette crise politique sur le Pacte migratoire est incroyable car elle a été organisée. Avec, en plus, le lancement de cette campagne médiatique de la N-VA qui pointait les six points du « Pacte de Marrakech ». C'était une méthode digne de l'Alt Right et donc c'était absolument logique que le Vlaams Belang la revendique comme sienne. La plupart des gens aujourd'hui, quand ils pensent à ce Pacte, pensent à ces six points, qui ne sont que des mensonges. Ce n'est pas innocent ! C'est de la saloperie médiatique et fascistoïde. Au moins, le Vlaams Belang, lui, dit ce qu'il est. Il y a un côté de plus en plus dégueulasse dans la N-VA qui joue sur une respectabilité de façade mais agit comme eux avec cette campagne.

Le Premier ministre Charles Michel a rompu avec la N-VA sur ce point et, à Marrakech, il a revendiqué la signature du Pacte en déclarant être « du bon côté de l'histoire ». C'est glorieux ?

Un journaliste flamand, qui était présent, m'a dit : « Charles Michel était le héros là-bas. » Oui, mais je connais les politiciens : cette prise de position publique était aussi très bonne pour sa carrière internationale après ce gouvernement. Mais je reconnais la valeur du geste qu'il a posé. Et j'étais quand même fier de ce qu'il a fait. Car il y avait une majorité de plus de deux tiers au Parlement qui a défendu la signature du Pacte. Que le Vlaams Belang déclare que cette majorité parlementaire n'est pas démocratique, cela veut dire quelque chose !

Le patronat flamand, via le Voka, appelle à ce qu'on en revienne dans la campagne aux thèmes socio-économiques et qu'on arrête de polariser la société via le dossier migration. La N-VA peut entendre cela ?

Le grand problème pour la N-VA aujourd'hui s'incarne parfaitement depuis Anvers. Peut-on être bourgmestre d'une si grande ville et en même temps président du plus grand parti du pays ? La réponse est non. Bart De Wever en même temps au Parlement comme chef de parti et en train de faire une coalition à Anvers avec les socialistes ? Ce n'est pas normal. Primo, parce que c'est impossible de faire aussi bien ces deux boulots en même temps. Bart De Wever tient tout le temps un discours sur les droits et les devoirs, mais quand le gouvernement est en train de tomber sur un dossier « allumé » par la N-VA, il n'est pas au Parlement ! Second, ces deux postes sont incompatibles quand on constate le frottement entre les

villes et les régions rurales. Ce n'est plus possible de faire de la politique dans une ville diverse comme Anvers, d'un côté, et d'avoir, de l'autre, un discours pour les campagnes qui incluent aussi les nouveaux venus, qui ne veulent plus voir tous ces musulmans, ces fouteurs, ces magasins de nuit. Qui veulent avoir les avantages de la grande ville mais pas les « inconvénients ».

La N-VA a l'air invincible alors que tous les autres partis flamands, hormis Groen, se sont fracassés ?

Comme anversoïse, j'y vois le signe de la faiblesse de l'opposition, qui n'a pas su faire le cartel de la gauche pour les communales. Mais attention, si le gouvernement fédéral est tombé, c'est en raison des élections communales qui ont été une défaite bien masquée pour la N-VA. Ils n'ont pas réussi ce qu'ils espéraient.

La N-VA se rapproche du Vlaams Belang ?

La N-VA prend un risque dans sa rhétorique, notamment celle de Theo Francken. Ils sont en train de tenir consciemment de plus en plus le discours du VB, mais je pense qu'ils se trompent et risquent non seulement de diminuer leurs scores mais de faire exploser leur parti. En Flandre, ce n'est pas chez les socialistes mais c'est surtout chez les flamingants que se produisent les nouveaux schismes.

Craignez-vous de voir sortir des urnes, en mai prochain, la Flandre mangée par une extrême droite qu'on avait réussi

à marginaliser ces dernières années ?

C'est la crainte : que la Flandre soit une sorte d'Autriche au bord de la mer du Nord, que la Flandre soit une petite région de la Pologne, que la Flandre ait, de nouveau, comme à certains moments de l'histoire du XX^e siècle, beaucoup de choses en commun avec la Hongrie. La N-VA a bénéficié ces dernières années du cordon sanitaire : il a été formulé par la gauche mais a été mis en pratique par le centre droit, le CD&V et surtout Jean-Luc Dehaene qui y tenait farouchement. Mais aujourd'hui, à Ninove, 40 % d'électeurs sont pour l'extrême droite. C'est incroyable mais quand on regarde l'Italie, on ne doit pas être aveugle.

C'est pour lutter contre ce glissement dangereux que vous prenez la plume dans les journaux ?

Je dois aujourd'hui trouver une autre forme que ces chroniques pour faire passer les idées. J'ai écrit il y a trente ans un article sur le foulard à Gand, et je ne dois pas changer un mot aujourd'hui. Cela me désespère et me fatigue de le constater.

Alors quoi, renoncer ?

On ne peut pas désespérer. En Afrique du Sud, ce pays que j'aime tant, les gens croient encore aux journalistes et aux artistes. Il y a beaucoup de jeunes talents, il faut miser sur eux. Nous, on est peut-être trop vieux. Parce qu'on a tout vu, on est blasé. Quand on me demande d'écrire quelque chose, je pense que ce serait mieux de confier cela à des jeunes. ■

Propos recueillis par
B.DX ET C.M.

« La Reine Lear » jusqu'au 19/1 au Théâtre National, Bruxelles. Du 28 au 26/1 au Théâtre de Namur

